

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 6 (1912-1913)
Heft: 19

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La musique à l'Étranger

ALLEMAGNE

8 juillet.

Inutile de répéter ici, après la presse quotidienne, les solennités multiples et variées qui ont marqué et marquent encore le centenaire de Richard Wagner. Depuis le mois de mai jusqu'à la fin des « Festspiele » de Munich et de Bayreuth, ce ne sont que reprises, remises à l'étude, rénovations de décors des dix opéras, en attendant que le onzième entre en scène avec 1914. Mais parmi toutes ces fêtes, celles qui étaient sans doute le mieux dans l'esprit du maître, ce furent les représentations populaires organisées dans quelques villes. C'était le rêve de Wagner d'ouvrir son théâtre à la masse du peuple allemand et l'on sait que Bayreuth dispose d'un fonds sur lequel beaucoup de petites gens, instituteurs, fonctionnaires, étudiants, reçoivent les moyens d'accomplir le pèlerinage. Mais la première ville d'Allemagne qui songea à fêter 1913 par des représentations offertes à tous les malheureux pour qui une *quatrième galerie debout* est déjà un luxe rare, ce n'est pas Munich, comme on pourrait s'y attendre et comme on l'a dit, mais **Mannheim**. C'est le comité des Bourgeois de Mannheim qui s'y prépara dès 1910, qui vota la somme importante sollicitée par le projet du conseil municipal. Et pour les dix représentations l'affluence était telle que les places furent chaque fois souscrites plus de quatre fois !

Fête *Bach-Reger* à **Heidelberg** ! où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'interprétation du grand classique par des maîtres de leur instrument comme Reger, Schmuller, Mainardi, Wolfrum, ou de la prodigieuse variété et de la géniale fertilité de Max Reger dont les dernières Sonates op. 116, op. 122 ont laissé l'impression la plus profonde.

Une fête de musique suédoise à **Stuttgart**. Elle a débuté par une représentation à l'Opéra de la Cour du *Trésor de Waldemar*, autre version de la légende d'un Siegfried du Nord. Les analogies avec le poème du *Nibelung* de Wagner sont gênantes, car la musique de M. A. Hallen est loin de posséder des qualités dramatiques; en revanche elle vaut, comme toute cette musique suédoise, par une bonne franchise lyrique, par la veine mélodique. L'opéra a du moins valu un grand succès au célèbre baryton John Forsell et à l'excellente cantatrice Julia Claussen. Dans la musique d'orchestre également peu de traces de modernité, malgré les quelques bizarreries de M. Nathanael Berg, lequel d'ailleurs, dans son poème *Puissances de rêve* (Lenau), témoigne réellement de plus de feu, de passion et d'audace que ses compatriotes en général. Le compositeur le plus remarqué a été à coup sûr M. Stenhammar, avec un *concerto* de piano plein de poésie, un beau *quatuor* à cordes, *la* mineur, et des œuvres chorales d'une inspiration et d'un caractère septentrionaux tout à fait spécifiques. Le chœur des étudiants d'Upsal s'est fait acclamer pour son admirable ensemble, ses voix superbes et un programme dont aucune pièce ne tombait dans le genre Liedertafel. A retenir une *symphonie* pleine d'originalité d'un jeune autodidacte M. Atterberg, et celle de M. Alfvén en *mi* majeur, d'un lyrisme débordant, mais aussi peu personnel que son poème symphonique *Drapa*. Citons encore la musique de chambre et les lieder de M. Sjögren et enfin une *élégie* de M. A. Andersen dont le beau départ d'une mélancolie douce et insinuante, les pleines sonorités réjouissent tout d'abord, mais qui n'a point de fin et dont la monotonie devient affolante : elle est écrite pour 13 (treize) violoncelles et trois contrebasses !... Il n'y a pas de raison pour s'arrêter...

Depuis des années, on n'avait « travaillé » au grand Opéra de **Berlin** comme cette dernière saison, qui vient de finir par quinze jours de représentations jubilaires pour les fêtes de l'empereur. Ce fut comme une pompeuse, et d'ailleurs de tous points magnifique récapit-

tulation des principales œuvres du répertoire. Comment n'eussent-elles pas été splendides, avec les frais accoutumés en de telle circonstances, et quand à la tête de l'orchestre et du personnel fonctionnent un intendant comme le comte Hülsen, et des chefs comme Richard Strauss et Leo Blech. Le premier s'était réservé les œuvres de Gluck, de Mozart et les siennes ; le second dirigeait une reprise des *Huguenots* et la *Tétralogie*. Pendant ce temps, l'opéra de **Charlottenbourg** croyait réveiller une *Reine de Saba*, celle de Goldmark, parfaitement momifiée, malgré certaines pages d'un lyrisme vraiment bien venu, d'un coloris oriental heureusement dosé. Ces vieux opéras à grand spectacle sont devenus tout simplement fastidieux.

Au moment où j'allais écrire que le sort du Konzertverein de **Munich** était enfin fixé, grâce à une subvention de 70,000 marks accordée par le conseil municipal, le Collège communal refuse de ratifier le projet. Du jour au lendemain cela a été décidé : le Konzertverein est dissous ; il cessera d'exister à la date du 30 septembre. C'est navrant. Voilà une institution à la fois pleinement artistique et tout-à-fait populaire, qui avait soutenu pendant vingt ans l'émulation avec les concerts de l'Académie, les concerts sélects de la haute société ; qui était seule à satisfaire le goût pour la musique de l'immense public moins fortuné, et qui, en dehors des séries toujours très intéressantes de ses concerts populaires, s'était illustrée par la présence, en tête de son orchestre, de directeurs comme Weingartner, Hausegger, P. Raabe, Ferd. Löwe, Gustave Mahler ; une institution à laquelle s'intéressaient tous les amis de la musique et de la ville de Munich, mais qui malgré le legs de 500,000 mk. de feu M^{me} Barlow, n'a pas les moyens de subsister. La ville ne lui avait jamais alloué, jusqu'à présent, qu'une aumône de 6000 mk., alors que tant de villes moins artistiques et moins populeuses consacrent des centaines de mille marks à s'assurer de bons concerts symphoniques populaires. Mais si les finances de la ville ne lui permettent pas d'assurer l'existence de la méritoire fondation du Dr Kaim (les fonds passent aux continuel travaux d'édilité et aux caisses d'assurances ouvrières, — ce n'est pas le lieu d'en discuter ici), on peut s'étonner qu'il ne se trouve pas un dixième de la population de Munich, soit 50,000 personnes capables de donner 10 marks par an pour le fonctionnement de la Tonhalle. Ce qu'il y a de plus navrant encore, c'est que, le Konzertverein disparu, la ville de Munich se verra bien obligée de reconstituer un orchestre pour le remplacer et tout sera à recommencer... alors que l'œuvre actuelle, qui a fait ses preuves et qui a une célébrité, ne demande qu'à être recueillie... C'est aussi une « assurance » et peut-être plus intéressante que d'autres. Ce serait même un excellent placement de fonds, comme le faisait remarquer un des rapporteurs. C'est un pan de la réputation de Munich qui est en jeu.

* * *

Et nous avons eu aussi une grande *première*. Que peut-il y avoir, en effet, de plus « première » que l'exécution d'une partition inédite par le compositeur lui-même réduisant chœurs et orchestre à sa voix et au piano ? Et je ne sais rien de plus saisissant que cette première extériorisation, toute vibrante encore du souffle créateur, d'une œuvre qui trahit l'insuffisance des moyens, mais que transfigure l'expression originale, immédiate des sentiments de l'auteur. D'ailleurs la ligne générale, l'impression d'ensemble, nous a été donnée avec une rare virtuosité. Et c'est pourquoi, d'emblée, j'ose appeler l'œuvre *grande* ; non pas uniquement pour ses splendides proportions ; ni pour ce qu'elle nous a donné plus de vraie joie et d'émotion qu'aucune autre depuis la VIII de Mahler ; mais parce qu'une composition de cette parfaite harmonie du fond et de la forme, débordant de poésie et de musique, et lourde de pensées exprimées avec une simplicité presque familière, ne peut pas ne pas remporter un franc succès d'enthousiasme et ne pas fournir une belle carrière.

Nous y fûmes initiés ce 22 juin dernier, dans une salle du magasin de musique Otto Bauer, une petite salle grise, banale, qu'occupait presque entière le piano à queue ; aux murs quelques portraits de musiciens, photos d'hier et lithographies vieillottes. En plus du compositeur, assisté de deux amis pour lui tourner les pages et appuyer sa voix de la leur à l'occasion, et d'une dame qui prêta un soprano lyrique aux passages particulièrement hauts, nous étions là sept personnes.

La première audition aura lieu à Strasbourg, en décembre prochain, sous le patronage de Hans Pfitzner, ce qui est déjà pour la recommander. Mais elle n'en a pas besoin.

Le poème de M. Will Vesper déjà est une trouvaille. Malheureusement, il s'intitule *Liebesmesse* et c'est le seul reproche que l'on puisse lui adresser. Cela fait trop directement pendant à la *Messe des Lebens*, de Delius. Encore suffit-il de ne pas prendre ce titre dans l'acceptation du sacrifice religieux, mais de message, de mission, ce qui répond d'ailleurs parfaitement au sens de la messe et du poème. Il se divise en trois parties : I. *l'homme et la femme*, c'est-à-dire l'amour, selon toutes ses phases de tendresse, de dévouement, d'abnégation, avec ses peines et ses joies ; II. *Dieu*, c'est-à-dire la recherche de la foi, l'adoration, le mysticisme selon le mode des diverses religions ou religiosités ; III. *la Terre*, qui porte les révoltes des mécontents, mais aussi les voit se résoudre en une apothéose de solidarité, où chacun accomplit son œuvre particulière, selon son rang et ses moyens, pour la plus grande beauté de l'édifice total.

Sur cette trame d'une superbe envolée, car il faut lire les vers admirables et simples de W. Vesper, M. Hermann Zilcher, un des plus jeunes professeurs à l'Académie de Munich, a composé de son côté un autre poème, d'une égale envolée, d'une expressivité également poignante et d'une simplicité de lignes toute pareille, un poème musical au premier chef. Point de recherche d'originalité à tout prix. En cela M. Zilcher procède peut-être de Mahler : ce qu'il veut dire lui apparaît d'une telle importance, qu'il lui suffit de le dire avec toute sa conviction ; il se donne tel qu'il est ; il fait un acte de foi et un acte d'amour ; il chante le bonheur et le deuil et le courage, les inquiétudes de l'au-delà, les renoncements et les enthousiasmes ; il parle en musique, et sa voix déborde de son âme : à cela tous les moyens sont bons. Ceux qu'emploie M. Zilcher sont bien à lui et ont, en même temps que la puissance de persuasion, des grâces délicieusement printanières (rondes de jeunes filles et chansons enfantines), avec des contrastes de robustesse inoubliables (il y a dans la révolte des ouvriers un emploi de la Marseillaise absolument unique), mais surtout un élan, une chaleur qui vous prennent et vous emportent. Nous n'avons encore entendu que la réduction de piano ; mais la II^e Symphonie de M. Zilcher nous est garante de ce que peut l'orchestre entre ses mains. Et c'est une raison de plus pour entrevoir dans cette *Liebesmesse* une des œuvres les plus sincères et une œuvre capitale de la production contemporaine.

MARCEL MONTANDON.

